

Station Nord, de Jean-Claude Lord **Des drames sociaux à la pensée positive**

Mathieu Perreault

Numéro 218, mars-avril 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48558ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perreault, M. (2002). Compte rendu de [Station Nord, de Jean-Claude Lord : des drames sociaux à la pensée positive]. *Séquences*, (218), 7-7.

Station Nord, de Jean-Claude Lord DES DRAMES SOCIAUX À LA PENSÉE POSITIVE

Une grève qui oppose syndicalistes et briseurs de grève. Un chef terroriste charismatique qui veut faire la révolution. Un fils qui insulte son père et sacrifie sa copine à ses idéaux. Un ministre photographié alors qu'il trompe sa femme. Un parti d'extrême droite qui tisse des liens douteux et secrets avec l'extrême gauche.

Il n'y a pas à dire, **Bingo** appartient à une autre génération de films québécois. Les intrigues politiques, les drames idéologiques qu'avait concoctés Jean-Claude Lord en 1973, pour son deuxième long métrage, n'intéressent plus grand cinéaste québécois ces temps-ci (sauf à la télévision).

« Les sujets sociaux ont tellement peu de fonds qu'il faut les traiter sur le plan psychologique », dénonçait en juillet le cinéaste de 58 ans, en entrevue en marge d'un tournage. « Si les jeunes réalisateurs s'intéressent tellement aux histoires de couples, c'est parce qu'ils n'ont pas le choix. Pour faire **Bingo** aujourd'hui, ça me prendrait au moins quatre millions — le budget à l'époque était de 400 000 \$. Jamais on me donnerait autant d'argent pour un film de dénonciation sociale. Pour disposer d'un gros budget, tu es presque obligé de faire une comédie. »

Ou un film pour enfants : le dernier film de Lord, **Station Nord**, a un budget de quatre millions — la moitié de ce qu'il aurait aimé. Le film, qui sortira bientôt, fait partie de la série des *Contes pour tous* de Roch Demers.

En observant le plateau de tournage du cinéaste montréalais, au Stade olympique, je peinais à comprendre l'évolution de sa carrière. **Station Nord** met en vedette des lutins, le père Noël, la fée des étoiles et une somptueuse usine de jouets au pôle Nord. La nuit de Noël 1950, un jeune facteur se perd en forêt. Un lutin le sauve et l'amène au village du père Noël, où le facteur décide de s'installer. Cinquante ans plus tard, il reçoit une lettre d'une petite fille demandant qu'on sauve sa grand-mère du cancer. Il reconnaît son ancienne copine et décide de la sauver.

Comment réconcilier **Station Nord** avec **Bingo**, **Les Colombes** (1972), qui suivait les amours impossibles d'un riche et d'une pauvre, **Parlez-nous d'amour** (1976), qui montrait la corruption du système médiatique de la télévision, ou **Panique** (1977), qui racontait la contamination d'un aqueduc ?

La carrière de Jean-Claude Lord a connu sa part de ruptures. Après l'échec en 1979 d'un film plus esthétisant, **Éclair au chocolat**, il a travaillé en anglais. S'amorcent six films de commande en 10 ans, dont aucun n'a remporté de succès de salle. Incapable de percer à Hollywood — « il aurait fallu que je m'y installe » — Lord

rentre au pays pour tourner son premier film pour enfant, **La Grenouille et la Baleine** (toujours pour Roch Demers), avant de s'installer à demeure au petit écran québécois avec des téléromans osés et enlevés comme *Lance et compte*, *Diva*, *L'Or* et *Jasmine*.

En l'observant diriger l'équipe de **Station Nord**, on peut apprécier son expérience du professionnalisme anglo-saxon et de l'efficacité de la télévision. Son regard est perçant, il est calme et délègue beaucoup, se concentrant sur la qualité des images. Ses directives sont précises, factuelles. Il joue sur le *timing* des actions pour influencer l'atmosphère, plutôt que de s'étendre en long et en large sur la psychologie des personnages.

Au milieu de son œuvre, les deux films pour enfants apparaissent esseulés. Mais Jean-Claude Lord cite deux de ses récentes téléseries. L'an dernier, *Quadra* parlait du pardon (un voleur devient les bras et les jambes d'un homme qu'il a rendu paraplégique), alors que *Jasmine* voulait jeter des ponts entre communautés ethniques et a même engendré un projet socio-communautaire.

« Jusqu'en 1985, j'étais plutôt dans la dénonciation. Depuis, je me suis rendu compte qu'on est tous capables du meilleur comme du pire. Je ne veux pas faire du positivisme bête ni de la pensée magique. Mais j'ai davantage d'espoir. On a perdu la notion de rêve, de beauté, de magie. »

Cette année-là, un cancer persistant a frappé l'épouse de Jean-Claude Lord. En désespoir de cause, elle a consulté une guérisseuse-voyante et a guéri. Ce miracle a intrigué le cinéaste. Il a suivi la guérisseuse deux ans, a été témoin d'« expériences surprenantes » et a tenté sans succès de faire un film à son sujet. C'est d'ailleurs l'une des raisons de son amertume vis-à-vis des organismes subventionnaires canadiens, qui lui ont refusé trois ou quatre projets voilà dix ans.

Station Nord a évidemment une résonance personnelle (le cancer). Ce n'est pas un hasard si les deux derniers films québécois de Jean-Claude Lord s'adressent aux enfants et font appel au surnaturel. Lord admet avoir remanié un peu le scénario de **Station Nord** pour y renforcer le message de « croyance au monde magique ». Le film, qui met en vedette Gaston Lepage et Nathalie Simard, devait être réalisé par Roger Cantin, qui a tiré sa révérence à cause d'un conflit d'horaires.

Mathieu Perreault